

OBSÈQUES

DU

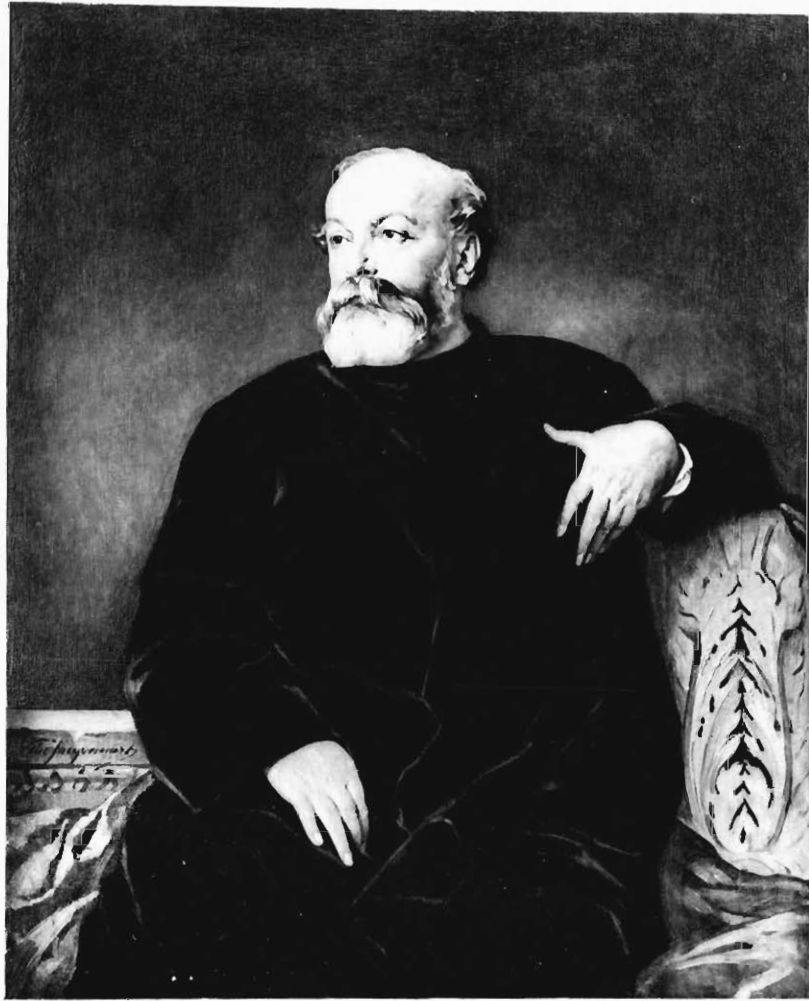
COMTE DE CHAMBRUN

Fondateur du Musée Social.

1821-1899

PARIS

— 12 FÉVRIER 1899 —



Phot. Braun & Clement & Co.

Comte de Chambrun

INTRODUCTION

Cette brochure encadrée de deuil est consacrée aux obsèques du comte de Chambrun. Elles ont été de solennelles funérailles populaires où, à côté des représentants officiels de l'État, se pressaient une foule d'hommes de toutes conditions et d'opinions diverses, unis dans un même sentiment de gratitude et de regret.

Le comte de Chambrun avait fait paraître lui-même, depuis la création du Musée social, une série de brochures relatives à d'importantes manifestations de son infatigable et féconde activité.

La première, datée du 25 mars 1895, s'appelle *Inauguration*. Elle concerne l'ouverture du Musée social fondé en 1894. Les autres marquent de glorieuses étapes : *Fête du travail*, 3 mai 1896 ; — *Une semaine coopérative*, du 25 octobre au 1^{er} novembre 1896 ; — *Le concours de la participation aux bénéfices*, 30 mai 1897 ; — *Le concours entre les syndicats agricoles au Musée social*, 31 octobre 1897 ; — *Fête pour le concours des associations ouvrières et patronales*, 19 juin 1898 ; — *Les lauréats du travail agricole*, 20 octobre 1898.

Une dernière brochure, celle-ci, du même format que les précédentes, est publiée par le Comité de direction pour joindre à l'œuvre du comte de Chambrun les justes hommages qui lui ont été rendus devant son cercueil.

Les discours dont le texte est donné ci-après feront connaître les grandes choses que le comte de Chambrun a faites. Il faudrait un volume pour écrire sa biographie. Il y a pensé lui-même : les derniers mois de sa vie ont été remplis par la préparation d'un livre qui paraîtra bientôt sous ce titre : *Le comte de Chambrun et le Musée social*, et dans lequel sont reproduits deux de ses ouvrages : *Aux montagnons d'Auver-*

que (1892) et *Mes nouvelles conclusions sociologiques* (1893). Quelques mots seulement peuvent trouver place dans la présente introduction pour indiquer le caractère général des libéralités généreuses et des travaux incessants qui assurent à sa mémoire une impérissable renommée.

Né le 19 novembre 1821, à Paris, d'une ancienne famille de La Marche établie dans le Gévaudan au XVI^e siècle, il était fils aîné du colonel comte de Chambrun et petit-fils du marquis de Chambrun, maréchal des camps et armées du roi Louis XVI. Il fit ses études de droit à Paris ; il habitait alors une modeste chambre rue Las Cases, n^o 5, dans la maison où il a établi le Musée social.

Sous-préfet de Toulon en 1850 et de Saint-Etienne en 1851, il devint préfet du Jura pendant la même année. Il n'avait que trente ans alors et ses sympathies pour les améliorations sociales se manifestaient déjà ; il a pu dire un jour : « Le toit de l'indigent et du pauvre, c'est là qu'habitait mon administration, c'est là qu'était mon cœur. »

Député de la Lozère au Corps législatif depuis 1857, membre de l'Assemblée nationale en 1871, sénateur en 1876, il se retira en 1879 de la vie politique et goûta toutes les satisfactions que le monde et la fortune peuvent donner. — Privé plus tard de la vue, voué au culte des lettres et de l'art, il voulut recommencer ses études, s'entourer de maîtres éminents et d'artistes de premier ordre pour tout savoir, tout connaître et admirer tout ce qui est beau.

Après avoir ainsi pensé et médité longtemps, un jour vint où agir lui parut préférable. Créer soi-même vaut mieux que contempler l'œuvre d'autrui.

Mais à quelle tâche donner ainsi son cœur, son esprit, sa puissance ? Son choix fut bientôt fait. Il voulut être l'ami des ouvriers et des paysans et servir leur cause par tous les moyens dont il pouvait disposer.

Il eut la douleur de perdre en 1891 Mme la comtesse Marie-Jeanne de Chambrun, née Godard-Desmarets, qu'il avait épousée en 1852 ; elle était fille du grand industriel qui dirigeait la cristallerie de Baccarat : c'est dans un redoublement de zèle pour le bien qu'il chercha des consolations.

Son intention n'était pas de se borner à exercer sur le peuple labo-

rieux un charitable et bienveillant patronage ; son but était d'arriver à l'émancipation normale et pacifique du travailleur, par la liberté, par l'éducation qui développe le sentiment du devoir à côté de la notion du droit ; il voulait être un promoteur de la mutualité sous toutes ses formes et, en ce qui concerne le travail de l'homme, faire pénétrer de plus en plus dans la conscience publique, par la vulgarisation de la vraie sociologie, les principes de la justice et de l'équité.

Revenu, pour la saison d'hiver, dans sa villa de Nice après avoir fait distribuer des pensions viagères de 200 francs, le 20 octobre 1898, à 35 lauréats du travail agricole, il s'était occupé, en janvier 1899, des habitations à bon marché. Atteint, à la suite d'un refroidissement, d'une affection des voies respiratoires qui s'aggrava rapidement, il succomba le lundi 6 février à sept heures du soir. Le matin de ce dernier jour, il avait encore dicté une lettre.

Le comte de Chambrun était officier de la Légion d'honneur et commandeur de la Couronne d'Italie. Son portrait, placé en tête de cette brochure, est la reproduction de celui qui a été peint en 1873 par Mlle Nélie Jacquemart.

SERVICE RELIGIEUX A NICE.

Un service religieux, auquel assistaient les membres de la famille du comte de Chambrun, ses secrétaires et les notabilités de la ville de Nice, a eu lieu le 9 février à l'église Saint-Barthélemy. L'affluence était grande. On remarquait dans cette foule recueillie les députations et les bannières des associations d'ouvriers qui venaient saluer un véritable ami du peuple. Le groupe Vénitien-Mantouan des banques populaires italiennes s'était fait représenter. Parmi les couronnes apportées, se trouvaient celle du Centre fédératif du Crédit populaire en France, représenté par M. Ch. Rayneri, et du groupe départemental des Sociétés de crédit populaire des Alpes-Maritimes dont le comte était président d'honneur.

INTRODUCTION

A L'HÔTEL DE BOURBON-COUPÉ.

Dans la Sainte Chapelle, transformée en chapelle ardente, où tant de fois le comte de Chambrun s'était pieusement recueilli en écoutant cette musique religieuse qu'il aimait tant, son corps reposait depuis la veille, 11 février, sous un catafalque entouré des couronnes offertes par des amis et des Sociétés. Par la volonté du comte, ces fleurs et ces palmes ne devaient point suivre le cortège funèbre. Elles ont été, après la cérémonie, portées au cimetière Montmartre et attachées au tombeau où sont réunis maintenant le comte et la comtesse de Chambrun.

Une grande couronne avait été envoyée par la Société du Musée social, et deux par le Comité de direction et le personnel du Musée. D'autres venaient de la Société de participation aux bénéfices, de la Société française des habitations à bon marché, de la Société d'économie sociale, du Centre fédératif du Crédit populaire, du Comité central des sociétés coopératives de consommation, de la Chambre consultative des associations ouvrières de production de France, de la Conférence Chambrun, des entrepreneurs de travaux du Musée social, du Directeur de l'usine de Baccarat.

Les obsèques du comte ont présenté le caractère d'une grande et noble simplicité.

Le dimanche 12 février, à midi, on s'est mis en marche pour l'église dans l'ordre suivant :

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Charles Dupuy, président du conseil des Ministres, Loubet, président du Sénat et président d'honneur du Musée social, le chef du cabinet de M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, absent de Paris, Alexandre Ribot et Léon Bourgeois, présidents d'honneur du Musée social, et Jules Siegfried, président du Comité de direction du Musée.

M. le Président de la République s'était fait représenter par M. le colonel Menétrez.

Après la famille, composée de MM. le marquis Pierre de Chambrun, député; le vicomte Charles de Chambrun; le comte Savorgnan de Brazza, MM. Jules, Roger et Ambroise de Glos, le comte d'Indy, Alexandre de Maismont, le marquis de Siéyès; M. et Mme Paraige, M. Hipp. Godard-

Desmarets ; et, après MM. Fillieux, Leroux et Kozakiewicz, secrétaires du comte de Chambrun, venaient MM. Charles Robert, Émile Cheysson, Gruner, Audiffred, Albert Gégot, membres du Comité de direction du Musée social ; MM. Lourties, Boutmy, Eugène Bostand, Franck Puaux, membres d'honneur ; M. Léopold Mabillean, directeur du Musée social ; MM. le comte de Rocquigny, le comte de Scilhae, Martin Saint-Léon, André Lichtenberger, Germain Martin, membres du personnel du Musée, M. Georges Picot, membre du Comité de direction, était retenu loin de Paris.

On remarquait dans le cortège, MM. Jules Logrand, sous-secrétaire d'État du ministère de l'intérieur ; Coyne, représentant M. Paul Delombre, ministre du commerce et de l'industrie, absent pour cause de maladie ; Marnéjols, député, ancien ministre ; Paul Strauss, Poirrier, Jean Dupuy, Le Cour Grandmaison, Chesnelong, sénateurs ; Méline, de Grandmaison, Guieysse, Émile Chevallier, députés ; Octave Gréard et Ernest Lavisse, de l'Académie française ; Lyon-Caen, Émile Levasseur, Anatole Leroy-Beaulieu, membres de l'Institut ; J. de Selves, préfet de la Seine ; Ch. Blanc, préfet de police ; Thuillier, président du Conseil général de la Seine ; Ernest Boudin ; A. Delaire ; Frédéric Dubois ; Ed. Goffinon ; Albert Trombert ; Soria ; Fitsch ; Vila ; Henri Buisson ; Favaron ; Carlier ; A. Mangeot ; Georges Blondel ; André Liesse ; Moron ; Grosselête-Thierry ; Arthur Fontaine ; Cachaux ; Léon Marie ; Bouteloup ; Hubert Valleroux ; Dufourmantelle ; Pinot ; Salomon ; A. de Fontgalland et un grand nombre de membres des sections du Musée social.

Des délégations avaient été envoyées par l'Union coopérative des Sociétés françaises de consommation, la Chambre consultative des associations ouvrières de production, la Société pour l'étude de la participation aux bénéfices, le Centre fédératif du crédit populaire en France, l'Union centrale des syndicats des agriculteurs de France, et la Ligue de la Prévoyance et de la Mutualité.

La maison Leclaire était représentée par ses deux gérants, MM. Redouly et Valmé, accompagnés d'une délégation dont faisait partie le vieil ouvrier Hamono, l'un des rentiers du comte de Chambrun, et que précédait la bannière de la Société de prévoyance et de secours mutuels et des ouvriers et employés de cette maison.

Sur les registres déposés à l'hôtel de la rue Monsieur et au Musée social, 5, rue Las Cases, de nombreux visiteurs s'étaient inscrits.

Parmi ceux dont les noms figurent sur les listes, se trouvent MM. Storrer, ministre plénipotentiaire des États-Unis à Bruxelles; Félix Roussel; Kienlin; André Lippmann; Georges de Massue; Fénel, député; Razimbaud, député; Delon Soubeyran; Duval Arnould; A. Cintral; Ch. Barrat; G. Cleiffie; A. Souchon; de Lanzaec de Laborie; Alcide Ebray; A. de Montalembert; de Sainte-Croix; Fortin, conseiller municipal; Raoul Jay; Colmet Daage; Rys, Longuet, de la Jeunesse collectiviste de Paris; Henry Joly; M. et Mme Boyenval; Mme la princesse de Rohan, etc.

A L'ÉGLISE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER.

L'église Saint-François-Xavier était, comme la chapelle familiale du comte, complètement tendue de draperies noires, sans autre ornement qu'une grande croix d'argent au-dessus du chœur.

Durant la messe basse, la maîtrise de l'église, à laquelle s'était joint M. Muratet, de l'Opéra, a exécuté le *Requiem*, en plain-chant, le *Kyrie* et le *Sanctus* de Palestrina, le *Pie Jesu* de Bach, l'*Agnus Dei* de Vittoria, le *Libera* de Samuel Rousseau et le *Ego sum Resurrectio et Vita*, de Gounod.

À l'issue de l'office, les invités ont défilé devant les membres de la famille, rangés sur les marches du perron, à gauche de l'église.

Le corps a été déposé sur le corbillard qui attendait devant la grande porte; c'est sous le porche que les discours ont été prononcés, à cause d'un vent trop violent, qui eût empêché de les entendre au cimetière.

Les orateurs parlaient du haut des degrés du perron, devant le corbillard et la famille; tout autour s'étaient placés les invités.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. CHARLES DUPUY

PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Messieurs,

En apportant son tribut d'hommages et de regrets sur ce cercueil, le gouvernement de la République vient attester sa sympathie pour l'œuvre féconde dont M. le comte de Chambrun est le père et le créateur, pour l'institution à peine née d'hier et déjà connue de tous ceux qui, dans le monde, poursuivent la solution expérimentale des problèmes sociaux : je veux dire le *Musée social*.

De tout temps, ces problèmes ont été posés devant l'esprit humain. Mais il appartenait à ce siècle, qui a vu le conflit tumultueux et le choc parfois violent des éléments sociaux et des forces humaines, d'en rechercher avec persévérance et avec passion la synthèse conciliatrice. Le temps est passé où, pleins de généreuses illusions et de rêves confus, nos devanciers, plus préoccupés du but qu'attentifs aux moyens, et emportés par une sorte de fougue sentimentale et humanitaire, apportaient à l'étude de la question sociale je ne sais quel

esprit de mysticisme simpliste. Nous n'avons pas oublié l'émotion que produisit, il y a vingt-cinq ans, un puissant orateur lorsqu'il déclara qu'il n'y a pas de *question sociale*, mais qu'il y a *des* questions sociales.

Ce n'était certes pas, comme plusieurs parurent le croire alors, une façon de nier la réalité du problème et la nécessité de sa solution. C'était, au contraire, sous une forme concise et décisive, l'affirmation de la complexité de ce problème et, si je puis ainsi parler, de son passage de la période sentimentale à la période scientifique.

Pour relier ces deux périodes l'une à l'autre, pour conserver de la première ce qu'elle renfermait d'inspirations généreuses et d'ardeur créatrice, pour favoriser l'évolution scientifique au terme de laquelle, après un long et minutieux labeur d'analyse, se refera, entre les éléments nettement discernés et définis, la synthèse organique et vivante, il fallait qu'il se constituât un milieu propice à l'investigation sociologique, un centre où pussent être recueillis, classés, interprétés les faits sociaux. Ce milieu, ce centre, c'est le Musée social.

On se souvient du succès obtenu à l'Exposition universelle de 1889 par le groupe de l'économie sociale.

Qu'allaient devenir tous ces documents, fruits de tant de recherches, groupés avec tant d'efforts ? Allaient-ils être dispersés et perdus par cette dispersion même ? Ou bien trouverait-on quelque moyen d'en faire une collection permanente, destinée à s'enrichir de données nouvelles, par d'incessantes contributions ?

Que manquait-il pour créer ce moyen, pour assurer un lendemain et un avenir à cette collection menacée de disparaître avec l'Exposition elle-même ? Il manquait le capital, sans lequel nos œuvres ne sont que d'un jour.

M. le comte de Chambrun donna le capital : la collection était

sauvée et l'avenir garanti. Il l'a dit lui-même en quelques mots touchants et simples. que je relève dans un discours lu au deuxième congrès coopératif international, en 1896 :

« La première exposition d'économie sociale fut, de l'esplanade des Invalides, transportée d'une manière permanente en ma maison de famille, rue Las-Cases. »

Deux hommes, entre tous, contribuèrent particulièrement à ce résultat, deux hommes dont le nom est inséparable de celui du comte de Chambrun, et dont il se plaisait lui-même à évoquer le souvenir, les appelant ses amis, ses guides, ses conseils : Jules Simon et Léon Say. Que leur mémoire reste associée à celle du comte de Chambrun !

Il y a, en effet, quelque chose de vraiment intéressant dans le rapprochement de ces trois noms : de Chambrun, le fils d'une vieille race aristocratique ; le bourgeois Léon Say, le plébéien Jules Simon. tous trois unis dans l'amour des faibles, des humbles, des déshérités, inclinés tous trois sur ces problèmes émouvants dont la solution sera, j'en ai l'espérance, la gloire du siècle prochain, de ce vingtième siècle dont l'aube déjà frappe nos regards et dont l'approche émeut, de je ne sais quel trouble fécond, nos âmes inquiètes.

D'autres diront, avec une compétence et une autorité particulières, non seulement l'organisation et le fonctionnement du Musée social, son rôle au point de vue de l'observation et de l'expérimentation sociologiques, la formation consciencieuse de ses statistiques, l'intérêt de ses circulaires à deux séries, l'une ésotérique ou savante, l'autre exotérique ou populaire ; ses conférences mensuelles, qu'il nous a été donné d'inaugurer au mois de novembre dernier ; ses enquêtes poursuivies en France et au dehors, et aussi l'ardeur, l'application de ses jeunes missionnaires dont quelques-uns nous ont personnellement confié le résultat de leurs travaux et qui, dans les deux

mondes, font une ample moisson de renseignements contrôlés sur tous les détails de la vie économique et de l'organisation sociale.

Il n'est aucune institution, aucune tentative de l'initiative individuelle, aucune forme de l'association, mutualité, coopération, syndicats professionnels, syndicats agricoles, aucune œuvre, en un mot, d'assurance et de prévoyance qui ne soit, d'après la méthode expérimentale et comparative, l'objet d'études qui aboutissent, par delà le point de vue immédiat et utilitaire, à des considérations, à des conclusions psychologiques et morales.

Par cette préoccupation du côté philosophique des questions, le Musée social est fidèle à l'intention de son fondateur qui disait un jour aux délégués des sociétés coopératives : « Coopération, coopérateurs, j'ai tout dit et je n'ai rien dit. Il faut que vous reconnaissiez que j'ai été élevé sur les genoux de Platon et de Descartes, que je suis un philosophe cartésien et socratique, qu'au delà de la matière il me faut l'esprit. » C'est la vraie manière, la manière noble et humaine d'aborder ces questions : si leur étude exige que nous courbions longtemps et patiemment nos âmes vers la terre, que du moins un rayon d'idéal nous illumine et nous encourage dans notre marche laborieuse à travers les pénibles sentiers de la cité humaine.

Cet idéal qui anime et qui reconforte, le comte de Chambrun l'a connu ; il y a joint cette religion du souvenir qui, perpétuant dans son cœur le vivant amour d'un cher objet disparu, l'a peu à peu amené à répandre sur tous les hommes cet unique et puissant amour, et lui a donné, à un âge où tant d'autres ne pensent qu'à l'égoïste repos, comme une jeunesse renaissante et une vigueur nouvelle, tout entière dépensée pour les autres ; sa grande joie était d'être appelé un véritable ami du peuple ! C'est de ce titre mérité que je le salue avec sympathie et avec respect !